

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/2 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.2.51714

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

graphie dynastique – ne se résout pas en un discours hagiographique, comme cela était, auparavant, la règle – mais est le point de départ d'une recherche intense sur la période médiévale (Histoire des Guelfes, Section IX) qui finit par dépasser les frontières de la principauté des Hanovre pour traiter de sujets menant jusqu'à l'aube d'un Moyen Âge, à la classification chronologique duquel il contribue largement (Traité et lettres sur l'Histoire de l'Antiquité et du Moyen Âge, section IX). Pour ce qui est, enfin, du discours historique sur l'histoire de l'Église, Leibniz n'est aucunement astreint à un discours confessionnel précis. Bien au contraire, c'est le souci constant, chez lui, de retrouver une forme d'harmonie au sein des différentes confessions qui l'anime sans relâche. Il est, à ce titre, un heureux hasard que la publication des »Schriften und Briefe zur Geschichte« tombe pratiquement en même temps que celle du dix-huitième tome de la »Correspondance«, dans laquelle cette problématique joue un rôle capital (De la théologie historique à la philosophie de l'histoire, Section VII). Ce faisant, Leibniz reste ancré, cependant, dans son siècle, dans la mesure où son propos n'est pas de soumettre par exemple, la Bible à une critique rationnelle délétère, mais a une évidente et avouée dimension apologétique. Pareillement, l'histoire conserve chez lui la dimension d'une *magistra vitae*.

Le travail de synthèse caractérisant l'œuvre historique de Leibniz s'exprime aussi dans une perspective institutionnelle car, toujours, il s'efforce de coordonner les recherches historiques au sein du Saint Empire, que ce soit par la réalisation du Historisches Reichskolleg conçu par Paullini ou la création, à Vienne, d'une Académie des sciences. L'un des objectifs de ces deux institutions était la collection et la mise en archive de tous les documents de l'histoire de l'Empire, ce qui témoigne de la cohérence profonde que montre, au delà de sa diversité, le travail d'historien déployé par Leibniz.

Avoir montré tant cette diversité que cette cohérence, par le choix des textes et des lettres, d'une part, mais aussi par une lumineuse introduction, n'est pas le moindre mérite des éditeurs des »Schriften und Briefe zur Geschichte«. L'admirable précision philologique avec laquelle ils ont rédigé ce recueil, auquel ils ont adjoint plusieurs registres qui en rendent l'utilisation plus facile, font de cette édition une lecture incontournable pour tous les spécialistes de l'époque baroque et des débuts des Lumières.

Christophe LOSFELD, Halle

Boris BARTH, Jürgen OSTERHAMMEL (Hg.), Zivilisierungsmissionen. Imperiale Weltverbesserung seit dem 18. Jahrhundert, Konstanz (UVK Verlagsgesellschaft) 2005, 438 p. (Historische Kulturwissenschaften, 6), ISBN 3-89669-709-9, EUR 39,00.

Les contributions réunies par Boris Barth et Jürgen Osterhammel poursuivent le but très ambitieux d'éclairer la notion d'entreprise civilisatrice depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle en abordant le problème sous ses facettes les plus diverses, dans des conjonctures historiques fort différentes et sur divers continents. Il en résulte un ouvrage intellectuellement très stimulant et apte à ouvrir de nombreuses voies mais qui ne saurait évidemment couvrir tout le champ esquissé. Un premier article de Wolfgang SCHRÖDER aborde, comme il était indispensable, la définition des deux notions de civilisation et de mission. Si le concept dynamique de civilisation, dont il faut bien distinguer l'emploi absolu des emplois relatifs, est emprunté à Norbert Elias, l'idée de mission implique des phénomènes complexes de subsidiarité. À la fin du volume la longue contribution de Jürgen OSTERHAMMEL aide elle aussi à donner à l'ensemble des exemples traités leur unité. Elle souligne les ambiguïtés d'une action qui se veut émancipatrice mais n'est pas souhaitée par ceux à qui elle s'adresse et qui parfois (comme les premiers occupants britanniques de l'Australie) sont censés eux-mêmes améliorer dans l'opération leur degré de civilisation. La civilisation est une idée dont il ne faut pas imputer aux seules Lumières les contradictions, celle qui conduit les philhellènes à vouloir transformer des Grecs ayant perdu tout lien avec l'hellénisme antique. La volonté

d'autocivilisation qui accompagne l'effort de modernisation de pays comme le Japon, la Turquie du Tanzimat ou la Russie de Pierre le Grand donne à la notion une nouvelle dimension. Comme le colonialisme, l'humanitarisme antiesclavagiste a recours à la notion de civilisation qui aboutit parfois à un renversement, la fascination pour la population à «civiliser» et des traditions propres.

Au XIX<sup>e</sup> siècle l'effort pour «civiliser» des pays exotiques comme l'Inde ou la Chine passe clairement par leur intégration dans une économie de marché (Dittmar DAHLMANN). Mais même si le commerce des peaux n'est pas absent de l'expansion des cosaques en direction de la Sibérie, on peut dire que cette pénétration, au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, correspond plutôt à une exploration doublée d'une conquête militaire. Tout aussi liée à des campagnes militaires, l'entreprise napoléonienne de civilisation de la société européenne périphérique part de l'idée d'un savoir hérité des Lumières, à diffuser à travers l'espace, constituant ainsi une sorte de »Sonderweg à la française« (Michael BROERS). Au savoir dispensé vient s'ajouter un nouveau savoir, de nature notamment orientaliste, que l'on peut acquérir en étudiant les populations à convertir à une idée nouvelle de civilisation. De grandes figures d'ethnolinguistes, comme celle de Charles Vallancey, spécialiste de l'Irlande (William O'REILLY), sont à mettre en relation avec les entreprises civilisatrices. On se tromperait en associant dans le même effort le colonisateur et le pasteur, la conquête des corps et celle des âmes. Des missions ont souvent été engagées dans des endroits particulièrement isolés et coupés du monde et à l'écart des colonies établies, pour s'adresser à des individus différents acceptés dans leur spécificité (Andrew PORTER). On pourrait penser que l'entreprise émancipatrice et colonisatrice de l'empire britannique accordait une grande importance à la diffusion de la langue anglaise. Pourtant il apparaît que la politique anglaise en la matière fut tout sauf cohérente: alors qu'à Ceylan on misait sur le fait que des indigènes parlant anglais pouvaient aussi bien que les Anglais assumer des tâches administratives, en Malaisie l'Angleterre partit plutôt de l'idée qu'il suffisait de donner aux indigènes une formation minimale dans les langues vernaculaires (Almut STEINBACH). La dimension de coercition liée à l'entreprise émancipatrice des colons ne se limitait pas en Inde aux seuls Indiens, mais il apparaît que des vagabonds européens pouvaient être mis eux aussi dans des »workhouses« et faire eux aussi l'objet de cette entreprise civilisatrice à laquelle se vouait l'armée du salut dans les quartiers populaires de Londres (Harald FISCHER-TINÉ). La mission civilisatrice suppose au moins une égalité virtuelle entre deux partenaires provisoirement inégaux: le racisme qui prévalait dans des États américains comme la Virginie, en Afrique du Sud ou dans le Sud-Ouest africain, empêchant tout effort d'éducation, remettait en cause le principe même d'un apport de civilisation (Boris BARTH). La constatation de cet état de fait n'a pas empêché un débat contradictoire à l'intérieur des cercles socialistes allemands sur la légitimité du système colonial (Christian KOLLER). Sans doute la meilleure manière de démontrer que l'on a pleinement atteint le plus haut degré de civilisation consiste-t-elle à s'engager soi-même dans des entreprises civilisatrices. Les spécificités du colonialisme japonais, paradoxal à bien des égards, restent mal explorées. L'idée d'un mélange ethnique propre à la population japonaise est un des fondements de l'expansionnisme panasiatique d'où résultent tant la colonisation de la Corée que la constitution du Manchukuo (Sebastian CONRAD). Si les petits fonctionnaires de l'Afrique de l'Ouest colonisée par la France constituent une courroie de transmission privilégiée dans l'entreprise coloniale et civilisatrice, ils ne peuvent bénéficier que d'une dose réduite de »civilisation« pour préserver la domination des colons blancs (Andreas ECKERT). Les États-Unis se sentent eux aussi investis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle d'une mission civilisatrice, et leur expansion vers les Philippines par exemple est certainement due au sentiment de leur proximité de la vieille Europe dans les mécanismes de globalisation. Les progrès de l'anthropologie les invitent à envisager les césures entre les populations comme susceptibles d'un dépassement culturel (Frank NINKOVICH). La représentation de différences de niveau culturel joue toutefois un rôle particulier dans l'attitude protectrice adoptée par les États-Unis vis-à-vis d'une Amérique latine appelée

à dépasser une situation rétrograde (Corinne A. PERNET). Pourtant les États-Unis ont eu par exemple en Asie du Sud-Est une attitude anticoloniale qui les a conduits, par le biais notamment de l'aide au développement et de la diffusion d'objets culturels, à engager une mission civilisatrice fondée sur le rejet du communisme et du colonialisme au nom de valeurs démocratiques. Le transfert culturel opéré par les élites d'Asie du Sud-Est leur permettait toutefois de réutiliser, à des fins bien différentes du but recherché, les objets culturels importés (Marc FREY). Entre les aspérités de situations particulières très diverses et la nécessité de définir des perspectives globales pour comprendre la normalisation civilisatrice l'ouvrage sait tenir un équilibre qui invite à de nouvelles explorations. Un livre tout à fait stimulant.

Michel ESPAGNE, Paris

Philippe GOUJARD, L'Europe catholique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Entre intégrisme et laïcisation, Rennes (Presses universitaires de Rennes) 2004, 284 S., ISBN 2-86847-994-4, EUR 21,00.

Schon der Titel des vorliegenden Werkes mag in mehr denn einer Hinsicht erstaunen. Zum einen erscheint es mutig (gewagt?), das katholische Europa des 18. Jhs. auf lediglich 261 Textseiten vorzustellen; zum anderen mag der Untertitel Zweifel wachrufen: Stand diese Epoche nur zwischen den Alternativen des *intégrisme* (im Deutschen würde man zeitgeistig von »Fundamentalismus« sprechen) und der zunehmenden Laisierung im französischen Sinne des Wortes?

Nun räumt zwar schon die erste Zeile des vorliegenden Bandes ein, daß es sich »nur« um einen *essai* handle, doch auch an diesen dürfen, gerade vor dem Hintergrund der spezifischen französischen und vor allem angelsächsischen Literaturgeschichte, gewisse Erwartungen gerichtet werden. Er soll, ohne faktisch Neues zu liefern, Bekanntes so lesbar aufbereiten und in einen intelligent gewählten und sprachlich ansprechenden Darstellungskontext stellen, daß daraus gerade bei einer das reine Fachpublikum übersteigenden Leserschaft durchaus neue Erkenntnisse erwachsen können.

Nun ist dem Autor zu bescheinigen, das behandelte Feld hinlänglich zu kennen und auch über einen zumal genügenden literarischen Stil zu verfügen. Die ganze Problematik des Bandes aber liegt in der Auswahl von Fakten und von Kriterien zu deren Beurteilung. Daß Frankreich und seine spezifische Situation im Mittelpunkt der Darstellung stehen, mag angesichts von Autor und den im Titel schon aufscheinenden Fragestellungen noch hingehen. Ein Blick auf die verwandte Literatur aber zeigt, wie eklektisch der Verfasser vorging und was seiner Prämisse vom oben erwähnten Dualismus entsprach. Zur Unterstützung der – wengleich so nicht explizit formulierten – altbekannten These, wonach die Leute des 17. Jhs. dachten und glaubten wie Bossuet, jene des 18. aber wie Voltaire, wird die Kraft der *opinion publique* als angeblich entscheidende Grundlage und Motor dieses Sinnenwandels herangezogen. Die auf Habermas aufbauende Argumentation ist weder neu noch originell, das Verschweigen entgegenstehender Ergebnisse etwa eines Dominique Dinet, um nur den Einschlägigsten zu nennen, bezeichnend und verdächtig zugleich; ebenso erstaunt die Abwesenheit von Forschern wie Michel Antoine, Lucien Bély, François Bluche und Olivier Chaline (von Bernard Faÿ und Pierre Gaxotte ganz zu schweigen) in Darstellung und Bibliographie. Einen prominenten Platz nehmen darin hingegen über weite Strecken Schlagwörter wie Strukturwandel, Absolutismus, Krisenbewältigung, Retardierung etc. ein.

Dies alles soll nicht bedeuten, der Leser bekäme keine substanzielle Information über die Gegebenheiten des katholischen 18. Jhs. Diese sind jedoch stets der Grundprämisse dienstbar, welche den letztendlichen Sieg der *laïcisation* in der – in den letzten Kapiteln auch so bezeichneten – *laïcité* – und ihre immanente Verbindung zur *démocratie politique* als Fatum eines evolutionären Schicksalsstromes erkennen läßt. Dem gegenüber stehen die eben als